

Mercredi 23 janvier 1963

***D**ehors, dans le parc, la neige recouvre tout. Dans cette blancheur parfaite, les marronniers paraissent noirs et dénudés. Je me sens comme eux. Sombre et démunie. Cela fait quatre mois que je survis sans Sam. Demain, je sors de l'hôpital. Vais-je trouver assez de force ?*

Le docteur Verdier est venu me voir hier. Il a bravé les routes verglacées pour passer un peu de temps avec moi et m'entourer de son affection. Je le devine inquiet de mon état et de ma santé. Je m'étais résolue à lui parler, mais je ne dirai rien. Je ne veux pas qu'il soit encore plus soucieux. D'ailleurs, je n'ai jamais rien dit à personne. Je n'ai pas parlé de mes soupçons...

Le docteur m'a offert ce cahier. Il m'a dit qu'écrire me ferait du bien, que noter mes souffrances aiderait à les atténuer. Il m'a conseillé de garder espoir. « Espoir de quoi ? » ai-je demandé. « L'espoir qu'un bonheur neuf est toujours possible », a-t-il répondu. J'ignore si c'est possible. La neige étouffe les bruits et les formes mais pas ma culpabilité...

Depuis son retour chez elle, Colette entretient sa souffrance. Ce gros poids niché entre ses seins lui fait si mal. Souvent, elle imagine un ours gigantesque lové dans sa poitrine, tapi au fond de sa grotte. Elle sait qu'il l'accompagnera toujours, jusqu'au bout, quoi qu'elle fasse. Elle pense mériter cette torture. Son fils adoré, cet enfant qu'elle devait protéger et aimer, elle l'a laissé livré à lui-même alors que François était dans les parages. Quelle mère abandonne son fils à son bourreau ?

Durant l'hospitalisation de la jeune femme, François a rangé toutes les affaires de Sam dans une valise en carton. Colette aurait voulu que rien ne bouge, que tout reste en place, mais il ne lui a pas demandé son avis.

Comme tous les jours, pour raviver les souvenirs et entretenir son tourment, elle déballe le contenu de la valise sur la table. Il faut que l'ours bondisse hors de sa tanière et déchire tout sur son passage. Ses tricots de corps de bébé, sa cuillère en argent, son hochet, ses livres, les premiers chaussons qu'elle avait tricotés quand il bougeait encore dans son ventre, les quelques photos de lui, jusqu'à la dernière prise par Madeleine, le jour de ses huit ans. Il était beau. Il souriait à l'appareil. Il venait de dire « Ouistiti ».

Et puis tous ses dessins. Sam adorait dessiner. Mettre des couleurs sur du papier. Son inventivité était sans limites. « Allez Madame, allez Monsieur, on se presse à l'imprimerie Demangel, caractères au goût du jour, reliures, impressions commerciales et administratives... » Sam haranguait une foule imaginaire quand sa mère lui tendait une feuille de papier. Il devenait le représentant de l'entreprise figurant sur l'en-tête des feuilles.

IMPRIMERIE MODERNE
DEMANGEL FRÈRES & FILS
CARACTÈRES AU GOÛT DU JOUR / RELIURES / IMPRESSIONS
COMMERCIALES ET ADMINISTRATIVES

Il y a longtemps, François a expliqué à Colette qu'il avait travaillé quelques années pour cet imprimeur à Auxerre, avant qu'il prenne sa retraite et revende l'affaire. Les employés s'étaient partagé les stocks de papier qui auraient été jetés. Sam faisait ses dessins sur l'envers des feuilles. Parfois, il découpait l'en-tête. Aujourd'hui, Colette regrette qu'une bribe de la vie de François soit liée aux dessins de Sam. Elle aurait dû lui fournir du papier vierge.

Hormis cette histoire d'imprimerie, Colette sait peu de chose sur son mari. Toutes ces années, il ne lui a pas parlé de sa famille. À sa façon de se tenir et de parler, elle suppose qu'il a reçu une éducation et qu'il a suivi une scolarité, mais sa brutalité sous-jacente explose souvent à la moindre contrariété. Parfois, point en lui une once de bonté ou de générosité mais qui a tôt fait de disparaître. Colette évite de le questionner. Elle devine un passé bien trouble et n'est pas sûre d'avoir envie de le connaître, et puis François ne lui répondrait sans doute pas.

Il était arrivé un samedi d'avril 1952. À la sortie de l'église le lendemain, tout le monde ne parlait que de cet homme que personne ne connaissait et qui venait s'installer dans le village. C'était un événement incroyable. Ça jasait. Il faisait froid, ce matin où le car l'avait déposé sur le bord de la route. Il avait traversé tout le bourg à pied, tandis que les villageois le lorgnaient planqués derrière leurs fenêtres. Sa carrure impressionnait. Une cicatrice défigurait sa joue droite entraînant la paupière inférieure vers le bas, lui donnant un air effrayant. Quelques semaines auparavant, il avait acheté, sans même la visiter, l'ancienne ferme de la doyenne du village décédée six mois plus tôt. L'habitation se trouvait à dix minutes de marche du village, en direction de la forêt. Le chemin de terre, large et carrossable, qu'il fallait emprunter s'élargissait pour former une cour. À gauche, la ferme, avec son toit d'ardoises plates et ses murs de pierres, à droite une autre maison, plus volumineuse, celle de Madeleine. Au fond de la cour, un lavoir et une fontaine. Le chemin ensuite reprenait son cours, plus étroitement, jusqu'au bois Crespin. La ferme était de taille modeste. Colette y était allée une fois ou deux étant enfant, pour accompagner sa mère qui apportait des fruits de leur verger. Il y avait, au rez-de-chaussée, une unique pièce à vivre comportant une cuisine, une cheminée, une grande table à manger et un coin fermé par un rideau pour faire sa toilette. Un escalier de meunier menait à deux chambres plutôt spartiates. Les commodités se trouvaient dans un cabanon à l'extérieur, posé en verrue sur le mur du jardin. Jamais elle n'aurait pu deviner que cette maison deviendrait la sienne. Aujourd'hui elle n'a pas beaucoup changé. Les meubles de François ont remplacé ceux de la vieille, et les toilettes sont désormais accessibles par l'intérieur. Lors de ses visites avec sa mère, la jeune femme n'avait pas eu

l'occasion de voir l'intérieur de l'immense grange attenante à la maison, impressionnante par sa hauteur sous plafond et ses deux niveaux à claire-voie.

Quelques jours après l'arrivée de François, une camionnette était venue livrer ses meubles et quelques cartons. Le bruit courait qu'il arrivait d'Auxerre. Qu'était-il venu faire dans cette campagne perdue ? Aucun homme du village ne se serait risqué à le lui demander. Sa froideur glaçait. Son attitude taciturne et atrabilaire imposait le silence. Très rapidement il avait été embauché à la scierie située près de Lormes. La main-d'œuvre faisait défaut et une force de la nature comme celle-là, c'était parfait pour abattre et élaguer du bois. François était peu visible. Il prenait son bus, sur la grande place du village, à sept heures pétantes, tous les matins sauf le dimanche. Le reste du temps, il s'enfermait chez lui. Les villageois ne le croisaient que très peu à la boulangerie ou au bistrot, jamais à l'église, ce qui détonnait dans un village de quatre cent cinquante habitants où tout le monde se connaissait au moins un peu.

Le nez plongé dans une grenouillère de laine bleu layette, Colette s'efforce de retrouver l'odeur de son fils. En vain. L'habit maintes fois lavé n'a plus servi depuis des années. La nuit est tombée. L'œil-de-bœuf de la pendule indique presque dix-sept heures. Lentement, la jeune femme remet un à un les objets dans la valise en carton. Elle doit préparer le repas avant que François revienne. En ouvrant le vaisselier, son cahier tombe au sol. Elle le cache au fond du meuble, derrière une pile d'assiettes. Elle veut à tout prix éviter que François ne le trouve. Elle se demande ce qu'il se passerait s'il venait à apprendre qu'elle écrit un journal.

Mardi 12 février 1963

Il fait un froid de canard ce matin et je ne parviens pas à me réchauffer. J'ai fait un feu dans la cheminée mais mes doigts restent gourds. Les flocons tombent sans discontinuer. Les routes sont impraticables. Le village semble coupé du reste du monde. Comme moi. Je suis prisonnière ici. François est mon mari et, par ce fait, mon géolier. Sans son autorisation, je ne suis rien. Il n'a même pas permis que j'aie un mandat domestique¹.

Pourtant je mange à ma faim. J'ai ce qu'il me faut pour l'entretien de la maison et du jardin, et même pour un peu de superflu, mais je ne suis pas libre. Impossible de fuir. Où pourrais-je aller sans argent ? Je ne sais pas conduire. Je n'ai pas de famille chez qui me réfugier. Pas de parent lointain résidant dans une grande ville. Je ne suis jamais allée à Auxerre, ni à Dijon. Ni même à Clamecy ou Nevers. Je ne connais que Lormes à douze kilomètres d'ici et Avallon

1. Avant la loi du 13 juillet 1965 portant réforme des régimes matrimoniaux, une femme n'avait pas le droit d'exercer une profession séparée, ni d'ouvrir un compte bancaire, sans le consentement de son époux. Celui-ci pouvait, s'il le souhaitait, donner à son épouse le pouvoir de le représenter pour les besoins du ménage. Il s'agissait d'un mandat domestique. (N.D.A.)

à vingt kilomètres. Jusqu'à maintenant, cela ne m'avait jamais vraiment gênée de vivre en autarcie. J'aime le Morvan. J'ai toujours aimé ces paysages dociles et désuets, ces vallons de sapins bleus, ces champs verts et jaunes où ruminent les charolaises. Autrefois, il y avait Guy puis Sam, mes amours, j'étais heureuse. Leur présence suffisait à me combler. Aujourd'hui, il ne reste rien ni personne. Je suis seule, inutile, fatiguée. Je me sens tout le temps amorphe. Mes jours seraient sans doute moins pesants si une quelconque croyance vivait en moi. J'imaginerais mon Sam, mon angelot, parmi les siens. À la place d'un Dieu, j'ai toujours cru en ma bonne étoile. Elle se manifestait par une petite voix intérieure qui me chuchotait ce que je devais voir, ou entendre, ce que je devais dire ou faire. Une déesse protectrice qui me guidait et me gavait d'optimisme, qui saupoudrait ma vie de tant de bonnes choses. Je lui parlais intérieurement. Cette étoile mettait en évidence les choses magiques qui m'entouraient : la chaleur du printemps retrouvé, l'odeur de la menthe sauvage frottée au creux de mes mains, le bourdonnement des abeilles dans les prés, le chant du merle et du rossignol, le hululement de l'effraie, le sucre des fleurs de chèvrefeuille sous ma langue, les envols mauves des papillons...

Avant, j'étais douée pour embrasser les beautés de ce monde, pour apprécier tous les détails infimes qui rendent la vie belle. J'étais douée pour le bonheur. Mais ma petite voix s'est tue. Elle avait résisté à la mort de ma mère, puis à celle de Guy, mais Sam... C'est trop insupportable. Je me sens comme dans une boîte. Une boîte avec un couvercle bien fermé. Une geôle où je ne sais plus distinguer la terre du ciel. Sam est mort et l'azur s'est vidé. Les oiseaux ne chantent plus. Les fleurs n'ont plus d'odeur. Plus rien n'a de goût. La beauté de ce monde est sortie de mon champ de

vision. Je suis dans un caisson étanche. Je n'entends plus. Je ne vois plus rien. Tout a disparu. Sam a tout emporté avec lui. Ma bonne étoile n'a pas su me protéger du pire, mais elle me maintient survivante malgré le pire. Elle me porte sur un chemin tourmenté qu'il me faut continuer de parcourir.

Quand j'ai eu envie de mourir après le décès de Guy, le docteur Verdier m'a fait comprendre qu'il y avait toujours une raison de rester en vie. Aujourd'hui je dois trouver laquelle.